Document generated on 04/28/2024 4:47 a.m.

Liberté

Cette idiote si utile

Maxime Blanchard

Number 319, Spring 2018

Avec ou contre nous

URI: https://id.erudit.org/iderudit/89419ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Blanchard, M. (2018). Cette idiote si utile. *Liberté*, (319), 34–36.

Tous droits réservés © Maxime Blanchard, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cette idiote si utile

Denise Bombardier, l'épouvantail adoré

MAXIME BLANCHARD

Station Crémazie, le pressentiment de la disparition l'agrippe et l'accable, l'afflige et l'abat. Dans le wagon, 47 passagers sur 49 fixent un téléphone. Lorsqu'ils relèvent les yeux des écrans, plusieurs tonitruent de l'anglais, les autres piaillent des indigences : l'arrogance coloniale le dispute à l'insipidité native. L'indifférence au Québec est totale. On est à Kitchener, Calgary, Yellowknife ou Saskatoon, dans n'importe quelle ville fadasse et quelconque. On est au Canada.

Autour d'un « Minervois pas piqué des vers, tu m'en donneras des nouvelles » et d'une « p'tite paëlla concoctée sans façon » par le maître de maison, les convives gourmandent l'inhumanité de Donald Trump, de Stephen Harper et de Richard Martineau. Pays d'Oc et chorizo, les gastronomes arrosent et savourent friamment leur indignation. À la mention de Denise Bombardier, les régalés mettent les bouchées doubles. Lui avale tout rond, sans appétit au milieu de ces bourgeois buñuelesques qui ne veulent que bouffer. Un peu avant le dessert, il prend poliment congé des fines bouches sans aucun charme discret. Qu'il n'y ait pas de malentendu. Il aurait pu passer à table avec ces goinfres et ces ivrognes de certitudes. Denise Bombardier se trouvait à ses côtés au Salon du livre de la capitale. Lorsqu'on lui a tendu *Le Québec n'existe pas*, livre que l'auteur de cet article a écrit, la célèbre journaliste de droite s'est écriée : « Pourquoi la version anglaise ? » On lui a expliqué que le texte portait sur l'extinction du Québec, sur l'évanouissement de la langue française. Sur ce, elle a *pitché* le livre devant elle, les lèvres sévèrement pincées.

De manière générale, il réprouve cette chroniqueuse omniprésente, acariâtre et obscurantiste : il a maintenant des raisons personnelles de ne pas l'aimer. Toutefois, s'en prendre à Denise Bombardier dans certains lieux savants ou branchés, où tout le monde l'abhorre déjà, c'est enfoncer les portes ouvertes des chambres d'écho. Il faut briser le consensus des cercles intellectuels ou artistiques, pas le forger. Unanimes, les milieux « de la culture » se définissent désormais contre le reste d'une société qui les écorche et les froisse, en retrait d'un monde inconvenant qui les choque et les chiffonne ; dès lors, ces milieux sont « culturels » parce qu'ils sont offensés, non pas parce qu'ils aiment la musique, le théâtre ou les idées. L'entre-soi souvent étanche, dédaigneux et soviétique des arrondissements centraux de Montréal, où se concentrent ces âmes sensibles, lui tombe encore plus sur la tomate que l'éditorialiste besogneuse, maboulesque et rétrograde qui sévit dans les tabloïds et la télé *trash*. En effet, pourquoi Denise Bombardier plutôt que cette pimpesouée séparatiste qui n'a de cesse de déclamer sa hargne envers les indépendantistes dans les émissions littéraires ? En effet, pourquoi Denise Bombardier plutôt que cette Marie-quatre-poches maoïste qui n'en finit plus de fulminer sa grossièreté contre les sociaux-démocrates dans les médias bienséants ? Pourquoi ne pas remettre ces deux innocentes-là à leur place ? Parce qu'elles sont « souverainistes », mon œil, et « progressistes », me semble, alors que Denise Bombardier est monarchiste ou « populiste » ?

Station Laurier, un jeune couple profère des sottises en anglais, puis passe au français pour débiter des fadaises. Très vite, le couple parle « bilingue » : un début de phrase en français, une fin de phrase en anglais. Ce baragouin se poursuit pendant plusieurs minutes. Qu'est-ce qui l'agace le plus ? La crétinerie abyssale du propos, le fond ? La pauvreté absolue du vocabulaire, la forme ? La psycho-pop et les « vraies affaires »

Autour d'un « Minervois pas piqué des vers, tu m'en donneras des nouvelles » et d'une « p'tite paëlla concoctée sans façon » par le maître de maison, les convives gourmandent l'inhumanité de Donald Trump, de Stephen Harper et de Richard Martineau. À la mention de Denise Bombardier, les régalés mettent les bouchées doubles.

sont en tout cas persiflées dans un sabir de concurrents de télé-réalité, bruyamment, à tue-tête.

Les « Bernie bros », les « Indignados » et les « Nuit debout », cette gauche « alternative », « insoumise » ou « contestataire », s'avère, quel que soit son nom, donneuse de leçons. Après les offusquements mentionnés plus haut, c'est deuxièmement ce qui la caractérise : le prêchi-prêcha. Bien sûr, dans les démocraties, dans les parlements, ces sermonnades ont droit de cité (nonobstant que cette « extrême gauche » méprise la démocratie et les parlements) et peuvent même, à l'occasion, relancer un débat. Mais cette gauche se moque des échanges de vue. Ses soliloques assènent les dogmatismes, censurent les déviances, adressent les réprimandes. La discussion la tanne. Du reste, quand il y a une crise de réfugiés, par exemple, cette gauche coupe la parole, taxe son interlocuteur de « raciste », puis s'esquive en se hérissant des faramineux salaires des pdg. Du reste, quand il y a une délocalisation d'usine, par exemple, cette gauche interrompt la conversation, incite à la « révolution », puis se dérobe en se hérissant du chômage des non-binaires. Les solutions la barbent. Cette gauche pense bien, « en amont » : elle envisage les questions dans leur complexité, avec largeur. Le reste du monde pense mal, en rase-mottes : il s'englue dans le concret et le pratique. Délibérer en commun et régler des problèmes n'intéressent pas cette gauche qui s'écoute parler, qui se trouve belle. Cette attitude suffisante, mélange de dictature du prolétariat et de despotisme éclairé, s'explique par le fait que cette gauche s'est vidée des classes populaires avides de pragmatisme, ouvriers ou petits-bourgeois qui voulaient améliorer leur sort, pour se remplir de privilégiés à mauvaise conscience et raison kantienne, une nomenklatura de Frédéric de Prusse, dont les conditions de vie ne changent pas d'un gouvernement régressif à l'autre. En fait, crûment, les sociétés de droite permettent à ces bolcheviks de salon, qui prennent de haut la plèbe, de donner en spectacle leurs protestations de gauche ; ces rois-philosophes cocos n'énoncent plus que des rectitudes désincarnées au-dessus des mêlées vulgaires.

Station Champ-de-Mars, il songe à cette actrice « montréalaise » décampée à Los Angeles, vue hier à la télévision.

ILLUSTRATION : HENRIETTE VALIUM

« Montréal me manque énormément… *I had a lifestyle that I am missing.* Je me sens souvent seule. *The number one thing that I hear here is that people are lonely…* Tout le monde pense que Hollywood, c'est une école secondaire… *Anyway*, j'avais pas d'amis *in school, I was bullied a lot. I went to* cinq écoles. *I did not make friends easily,* mais maintenant tout le monde veut, comme, me parler *because I am on TV. I am,* genre, *you want to be my friend ! Yaaaaayyyyy !* »

Un des schtroumpfs à lunettes (aussi schtroumpf vaniteux) de la « gauche d'opposition » le morigène sur ses partis pris. Afin de s'informer, il écoute calmement le ranci et les stridences de la criaillerie. Se faire soupçonner de complicités avec le néolibéralisme par un blanc-bec qui n'a pas lu une seule ligne de Marx, de Gramsci ou d'Althusser laisse pantois. Se faire reprocher des accointances avec les suprématistes blancs par un morveux qui n'a pas entrouvert un livre de Fanon, de Memmi ou de Césaire déconcerte. Ça se promène avec des sacs de toile imprimés de citations de Guevara ou d'Aragon, de bien vagues personnages, mais ça n'a jamais entendu parler de Rosa Luxemburg ou du Frente Popular. Ç'a le don de casser les pieds avec les potagers bios ou les paniers fermiers, mais ça ouvre de grands yeux ingénus à la mention de Léon Blum ou des communards. Ç'a le don de soûler avec les manifs contre la discrimination, mais ça reste ébahi à l'évocation de Nehru, de Senghor ou de Rosa Parks. Ça ne sait rien de l'histoire de la gauche, de celles des bagarres pour la justice et l'égalité, pas la moindre notion. Beauvoir, Jaurès, Baldwin, rien. Ça n'a entendu parler de rien ni de personne, mais ça lâche du « social-traître » à tour de bras.

> Cette gauche s'est vidée des classes populaires avides de pragmatisme, ouvriers ou petits-bourgeois qui voulaient améliorer leur sort, pour se remplir de privilégiés à mauvaise conscience et raison kantienne.

Station Lucien-L'Allier, une dame éternue. Son voisin qui se lève lui dit « *bless you* » avant de se faufiler vers la sortie en répétant « *excuse me* ». À ce monsieur si courtois ne viendrait pas la pensée qu'on parle français à Montréal… « Dans l'immense quiproquo de la ville conquise, vous m'avez prise pour une anglophone comme je vous avais imaginé Québécois », écrivit autrefois Michèle Lalonde dans « Destination 80 ». La situation a empiré, le déclin s'accélère. Pourquoi cette indolence des Québécois face à leur assimilation ? Division séculaire, peuple sans aventure, permanence tranquille, suicide politique, nouveau régime, vie ordinaire, persuadent les meilleurs essayistes. Sauf pour quelques hurluberlus, les rudes combats ne continuent pas, les hautes luttes s'achèvent. Walter Benjamin a remarqué que la jeunesse qui s'estime affranchie supporte mal les images d'ancêtres asservis… Les nouvelles générations (auxquelles se joignent des vieux toujours déjà cyniques) se croient en effet libres parce qu'elles peuvent magasiner au Costco de Lachenaie le dimanche. Les batailles de naguère et les résistances de jadis accumulent la poussière dans les bibliothèques des érudits. Encombrants souvenirs, tombeaux abandonnés, dans le magma égoïste et amnésique de ce siècle, la loyauté et la fidélité deviennent des valeurs complètement ridicules.

Il a été établi que la gaugauche est d'abord scandalisée, vexée, ensuite pontifiante, pédante. Elle est finalement sectaire. Cette engeance emballée par la diversité ethnique se toque cependant de pureté politique : elle aime l'hybridation, mais rejette les alliances. Cette engeance entichée de barricades se retranche vite derrière ses orthodoxies : elle aime les mutineries, mais se comporte en doctrinaire. Quel étonnement de voir tel comédien idéologiquement inflexible faire des pirouettes dans les magazines à potins ou les shows de variétés ! Quand il s'agit de voter, aucun compromis possible, mais quand il s'agit de se vendre, la fin justifie les moyens. Sans jamais désemparer, la gaugauche recourt à la mauvaise foi pour s'absoudre de ses responsabilités. Trump élu en raison de Jill Stein, Bush au pouvoir à cause de Ralph Nader, les Le Pen au deuxième tour à la suite des éparpillements, la gaugauche ne comprend ni du cul ni de la tête. Et la gaugauche québécoise, la pire de toutes les gaugauches parce que pitoyable sous-fifre provincial des gaugauches impériales elles-mêmes pas perspicaces pour cinq cennes, ne parviendra jamais à faire son autocritique ; la gaugauche québécoise demeurera obstinément aveugle et hâbleuse, pareille à Sandrine et Étienne Maxou, ces bobos même pas caricaturaux qui dénigrent d'autres bobos scrutés dans un bistrot tendance.

Station Villa-Maria, sa destination, il se rappelle cette boutade de Milan Kundera : quarante-cinq ans de communisme brutal ont fait moins de dommage à la culture tchèque que dix ans de capitalisme. À son tour, il hasarde une saillie : une décennie de cette « gauche » de la gauche a fait plus de tort au Québec, au projet d'indépendance et à la défense du français, que Chrétien, Charest, Trudeau et Couillard réunis ; cette perverse « gauche » de la gauche a dispersé des forces qu'un demi-siècle de fédéralisme implacable n'avait pas disloquées. L

◆ **Maxime Blanchard** est professeur de langue et littérature françaises à la City University of New York. Il a publié, au début de 2017, *Le Québec n'existe pas*, aux Éditions Varia.